

### *Le « choc des civilisations »*

Lorsque la réalité nous échappe, lorsqu'elle est mouvante et angoissante, nous avons besoin, pour la décrire, sinon la comprendre, de nous raccrocher à des formules brèves et ramassées. Par exemple, après la chute du Mur de Berlin, on se mit à invoquer, à tous les détours de phrases, la « fin de l'Histoire », une formule lancée par le politologue américain Francis Fukuyama. Non qu'il s'agît d'approuver nécessairement cette formule, loin de là. Au contraire même, si chacun se hâtait d'y recourir, c'était pour aussitôt la taxer d'erreur et d'illusion. Mais l'essentiel est qu'elle cristallisait un débat. Elle désignait un point d'incandescence, concentrait une interrogation, et permettait peut-être une conjuration.

Aujourd'hui, la « fin de l'Histoire » est finie... Une autre formule lui a succédé : le « choc des civilisations ». Et de nouveau, tout le monde s'y réfère, mais le plus souvent sur le mode de la dénégation. La très grande majorité des philosophes, sociologues, politologues, historiens ou journalistes qui la commentent le font avec indignation ou ironie, avec mépris ou commisération. Le « choc des civilisations » ? s'écrient-ils. Quelle affirmation grossière et simpliste ! Je ne donnerai qu'un exemple de cette attitude, mais il émane d'une des figures majeures du débat politico-intellectuel contemporain, un célèbre professeur et essayiste palestinien ; j'ai nommé Edward Saïd : eh bien, dans un article ironiquement intitulé « le choc de l'ignorance », Saïd qualifie le « choc des civilisations » de « gadget » puéril, de fantasme tout juste digne de la fameuse « Guerre des

mondes », où Wells mettait en scène le combat des Martiens contre les Terriens<sup>1</sup>.

Si donc on évoque le « choc des civilisations », c'est le plus souvent pour dire qu'il n'existe pas, comme si l'on voulait faire rentrer le diable dans sa boîte. Comme si l'on voulait conjurer les spectres. Je ne dis pas pour autant qu'il s'agisse d'une dénégation au sens freudien du terme, qui révélerait justement et indubitablement l'existence de ce qu'on nie et qu'on refoule. Mais à coup sûr, l'idée d'un « choc des civilisations » a quelque chose d'apocalyptique et d'angoissant. Par conséquent nous avons tout intérêt à ce qu'elle soit fautive, et nous faisons tout pour la conjurer.

On voit donc qu'une telle formule ne peut pas être de l'ordre du seul constat objectif. Dire que le « choc des civilisations » existe, c'est aussi et peut-être d'abord dire qu'on en a peur. Dire qu'il n'existe pas, c'est aussi et peut-être d'abord dire qu'on a peur de cette peur.

Il faut ajouter que dans nos démocraties modernes et pacifiées, le concept ou le fantasme d'un « choc des civilisations » ne suscite pas seulement une peur, il se heurte aussi à une sorte d'interdit moral. Car il contredit une valeur à laquelle nous tenons à juste titre, et qui est la tolérance, l'acceptation de la différence. Il nous est devenu peu supportable, et presque impossible de penser que l'Autre puisse être perçu comme l'ennemi, l'antagoniste, celui qui éventuellement veut nous combattre, et qu'éventuellement il faudrait combattre. L'Autre, n'est-ce pas celui qu'il faut comprendre, accepter dans sa différence, celui dont la culture ou la civilisation ne doit en aucune manière « choquer » la nôtre, encore moins subir un choc de la part de la nôtre ?

---

<sup>1</sup> Cf. E. Saïd, « le choc de l'ignorance », *Le Monde* du 26 10 01.

On voit donc tout ce que ces quatre petits mots, « le choc des civilisations » emporte d'affectivité. Est-il possible, dans ces conditions, de considérer le problème sereinement, un tant soit peu ? Que le « choc des civilisations » ne soit pas souhaitable, c'est évident. Mais cela ne doit pas nous dispenser de nous demander dans quelle mesure, éventuellement, il est *réel* ou pourrait l'être. J'ai conscience que la question est énorme, et je ne prétends pas l'embrasser, encore moins la résoudre. Je serais simplement heureux si, dans l'espace de cette conférence, je pouvais contribuer à la poser avec un minimum de clarté.

\*

Le premier problème est celui des définitions. On trouve dans les mots ce qu'on y a d'abord mis. Or le mot de civilisation est un des plus vastes et des plus accueillants qui soient<sup>2</sup>.

Une chose est sûre, et importante dans notre perspective : plus l'on définit une civilisation en termes d'*identité* politique et stratégique, en termes de masses et de forces unies sous une bannière commune, plus l'on verra aisément dans les conflits de la planète des affaires de civilisation. En revanche, si l'on estime qu'une civilisation n'est pas d'abord une des méthodes que les hommes ont inventée pour se poser en s'opposant, mais une façon, pour de grandes collectivités humaines, d'accéder à la conscience de soi par les œuvres de leur intelligence, de leur art, de leur science ou de leur foi, on hésitera davantage à voir dans les rapports de force qui régissent notre planète des rapports de « civilisations » antagonistes. Une civilisation, sans doute, est une forme supérieure d'identité, mais une

---

<sup>2</sup> Cf. l'opposition culture-civilisation selon Thomas Mann, cette dernière étant seule incompatible avec la barbarie. Mauss et la civilisation comme fait hypersocial et hypernational. Civilisation-répression de Freud...

identité qui n'a peut-être pas nécessairement besoin, pour se forger, de se mettre en concurrence avec autrui. Une identité faite, en outre, de valeurs spirituelles avant de se monnayer, éventuellement, en puissance matérielle.

J'ai envie, à l'appui de cette définition-ci, d'invoquer un texte qui a bientôt un siècle d'âge, mais dont la clarté et la perspicacité restent exemplaires. Ce texte, c'est *La crise de l'esprit*, que Paul Valéry publia en 1919, au sortir de la Première Guerre mondiale, et qui commence par la fameuse phrase, universellement connue, universellement citée : « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles ». Phrase dont l'originalité de la forme ne doit pas cacher la richesse du contenu : elle implique par exemple que les civilisations, et singulièrement la nôtre, sont des sortes d'individus (puisqu'elles peuvent parler à la première personne), ce qui leur permet de prendre, d'elles-mêmes, une conscience collective. Ces individus naissent, connaissent des phases de croissance et de décroissance inéluctables, et finissent par mourir, comme n'importe quel être vivant. Par mourir d'épuisement et de vieillesse, plutôt que sous le « choc » d'autres civilisations, soit dit en passant. Le diagnostic de Paul Valéry survient après la Première guerre mondiale, qui n'a pas vu l'Europe submergée par une civilisation d'ailleurs, mais s'infliger à elle-même les pires blessures.

Quoi qu'il en soit, Valéry, en définissant l'Europe, donne implicitement une définition à la fois large et précise de ce que peut être une civilisation : à savoir une conscience partagée. À ses yeux, notre continent hérite d'une triple influence : la Grèce, le christianisme et Rome. Plus précisément, elle doit à la Grèce la géométrie, donc la mesure du monde ; à Rome, l'institution d'une citoyenneté transnationale. Au christianisme, la notion de personne, que le stoïcisme avait lui aussi contribué à faire émerger. On pourrait donc

dire qu'une civilisation (l'européenne en l'occurrence), c'est une certaine idée de l'humain, considéré pour lui-même, dans son rapport aux autres, et dans son rapport au cosmos. Donc, je le répète, une *conscience partagée*, un ensemble singulier de valeurs qui sont d'abord *intellectuelles* et *spirituelles*, même si leurs effets et conséquences pourront être matériels.

Est-ce que ces valeurs, un siècle plus tard, sont encore vivantes en Occident, ou est-ce que précisément nous n'en vivons plus que les conséquences matérielles ? C'est une question qu'il faudra poser tout à l'heure.

\*

Que l'Europe, prise en ce sens spirituel, se distingue d'autres civilisations, nul ne le niera. Mais pour affirmer que les différences engendrent des antagonismes inévitables, il faut, nous l'avons dit, faire un pas de plus, et décréter que les valeurs spirituelles sont *avant tout* des facteurs identitaires, qui définissent forcément les civilisations les unes *contre* les autres. C'est le parti pris par le fameux ouvrage du professeur et conseiller politique américain Samuel Huntington, intitulé précisément *Le choc des civilisations*, et qui a lancé sur la place publique la fameuse formule sur laquelle nous réfléchissons ici. Le livre parut aux Etats-Unis en 1996. Il développait un article paru trois ans plus tôt, et qui, déjà, avait fait du bruit. Il n'est pas indifférent de savoir que Huntington lui-même avait emprunté son titre à l'islamologue Bernard Lewis, dont un texte paru dès 1990<sup>3</sup>, décrivait en termes de « clash of civilizations » l'affrontement d'une partie du monde musulman et des Etats-Unis.

---

<sup>3</sup> *Atlantic Monthly* 266, septembre 1990. p. 60. Cité in S. Huntington, *Le choc des civilisations*, Poches, Odile Jacob, 2000 (1<sup>ère</sup> éd. fr. 1997), p. 312. B. Lewis reprend le thème dans *The New Yorker* de nov. 2001.

Même si la thèse de Huntington n'est pas censée se limiter à l'opposition islam-Occident, et prétend proposer une grille de lecture applicable au monde entier, il est clair que cet auteur avait à l'esprit, et que nous avons tous à l'esprit, avant tout, l'opposition ou le choc éventuel de ces deux civilisations-là.

Huntington, constatant la fin des idéologies politiques, et de cette utopie apparemment transnationale et même transculturelle que fut le communisme marxiste, propose, pour expliquer notre monde, ce qu'il appelle un nouveau « paradigme ». Les mouvements et les soubresauts qui agitent la planète seraient désormais dus à des antagonismes de civilisations – qui sont au nombre de sept ou huit : les civilisations chinoise, japonaise, hindoue, musulmane, occidentale, latino-américaine, slave-orthodoxe et africaine<sup>4</sup>.

Et qu'est-ce, pour l'auteur, qu'une civilisation ? Comme par hasard, il la définit moins comme une approche spirituelle de l'homme et du monde que comme un phénomène identitaire. En d'autres termes, il la considère moins dans son essence que dans sa fonction – et cette nuance est capitale : « Une civilisation est (...) le mode le plus élevé de regroupement et le niveau le plus haut d'identité culturelle dont les humains ont besoin pour se distinguer des autres (...) »<sup>5</sup>.

Dans la formation de cette « identité culturelle », les *religions* sont à ses yeux essentielles, puisqu'elles se retrouvent au fondement de la plupart des grandes civilisations<sup>6</sup>. Huntington tient pour acquis ce qu'on appelle le retour du religieux, voire la « revanche de Dieu »<sup>7</sup>. Il annonce d'autre part le « déclin de l'Occident », se référant

---

<sup>4</sup> Cf. Huntington, pp. 51-56.

<sup>5</sup> Cf. Huntington, p. 47.

<sup>6</sup> Cf. Huntington, p. 55.

<sup>7</sup> Cf. Huntington, p. 131.

explicitement au fameux ouvrage d'Oswald Spengler, paru au début du XX<sup>e</sup> siècle, et qui porte ce titre<sup>8</sup>. Il retrouve ici l'idée de mortalité chère à Paul Valéry, mais lui attribue désormais des causes externes : l'intervention triomphante et armée d'autres civilisations.

Sur ces bases, Huntington ne peut guère se montrer optimiste. Nulle paix à l'horizon, nulle perspective de réconciliation planétaire, même à très long terme. L'histoire à venir sera celle de multiples combats entre « civilisations », telles qu'il les définit, et le monde occidental, malgré son actuelle supériorité technique, risque fort d'être vaincu, et d'abord par l'islam. L'auteur a cette phrase qui laisse songeur : « À long terme, Mahomet gagnera »<sup>9</sup>.

Cependant, il lui arrive, surtout à la fin de son ouvrage, de concevoir qu'il puisse exister des « points communs » entre civilisations<sup>10</sup>, ce qui laisse espérer que la paix n'est pas tout à fait exclue. En d'autres mots, il n'est pas impensable que *les* civilisations se reconnaissent ou culminent dans *la* civilisation. Mais en quoi consisterait-elle ? L'auteur ne le dit pas. J'y reviendrai à la fin de mon exposé.

\*

Ce qui est sûr, c'est que la vision de Huntington n'est pas celle d'un historien des civilisations, mais celle d'un politique et même d'un stratège. Lorsqu'il désigne la religion comme un facteur identitaire essentiel, il veut d'abord dire que la religion est un nouveau vecteur de *puissance*. Il s'interroge moins sur le retour du religieux que sur le

---

<sup>8</sup> Cf. Huntington, pp. 109-110. Pierre Hassner appelle d'ailleurs Huntington "Un Spengler pour l'après-guerre froide" (Cf. *Commentaire*, n° 66, été 1994, p. 264) .

<sup>9</sup> Cf. Huntington, p. 83.

<sup>10</sup> Cf. Huntington, p. 484.

nombre de divisions qu'aligne Mahomet. On pourrait dire qu'à ses yeux, la religion est la continuation de la politique par d'autres moyens.

Accessoirement, cette surestimation de la religion comme facteur identitaire, même si c'est une religion politique, lui fait sous-estimer, aux yeux de beaucoup de commentateurs, l'importance du politique en tant que tel. Le retour du religieux, lui a-t-on souvent opposé, est à maints égards un trompe-l'œil. L'identité nationale, et les conflits entre États-nations, sans parler des facteurs économiques, restent importants aujourd'hui, sinon même primordiaux.

Mais surtout, et c'est le point sur lequel je voudrais insister, c'est parce qu'il conçoit les civilisations comme facteurs identitaires plus que comme contenus spirituels que Huntington en vient à les opposer les unes aux autres de manière irréductible et fatale. Mais si elles sont devenues facteurs identitaires au point de se préparer à s'entrechoquer, c'est que des intérêts économiques, politiques ou nationaux leur ont donné ce rôle. Sinon, on se demanderait pourquoi les civilisations qu'il énumère, et qui existent depuis des millénaires, menaceraient seulement aujourd'hui de s'entrechoquer, et ne fourniraient qu'aujourd'hui le « paradigme » nécessaire à l'explication du devenir politique.

\*

Car on peut opposer à Huntington que les civilisations, en tant que conceptions du monde et de l'homme, s'influencent et s'infléchissent les unes les autres, se fécondent plus qu'elles ne s'affrontent, ou se fécondent à l'occasion d'affrontements qui eux, sont d'ordre politique ou militaire. On peut penser à l'art gréco-bouddhique du Gandhara, fruit des expéditions d'Alexandre le Grand, à la latinité vainqueur de



la Grèce mais puissamment enrichie par elle, ou, plus près de nous, à la floraison artistique et philosophique de l'Andalousie arabe.

Les plus prompts – et on les comprend – à renvoyer à Huntington ce genre d'arguments, ce sont des penseurs d'origine musulmane, et qui bénéficient eux-mêmes de la double civilisation, comme on dirait la double nationalité. Ainsi le philosophe iranien Darius Shayegan ou l'essayiste tunisien Abdelwahab Meddeb, qui vivent tous deux en France. Huntington, déplore ces auteurs, conçoit les civilisations comme des monades sans portes ni fenêtres. Mais comment voir des antagonismes irréductibles là où il n'y eut et il n'y a toujours qu'interdépendance, interpénétration, métissages, brassages culturels, etc. ? S'agissant de l'islam et de l'Occident, comment oublier tout ce qui, depuis des siècles, fait de ces civilisations des sœurs, même si ce fut trop souvent des sœurs ennemies ? Sans parler de la diversité et la multiplicité internes à l'islam lui-même<sup>11</sup>. Edward Saïd, qui connaît la même double (voire triple) appartenance, oppose lui aussi à Huntington ce qu'il appelle, un peu pompeusement d'ailleurs, la « stupéfiante interdépendance » de notre époque<sup>12</sup>.

On pourrait ajouter que même au début du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'Europe dominait le monde comme elle ne le fait plus aujourd'hui, un Paul Valéry concevait tout naturellement les civilisations comme des êtres collectifs ouverts, dont les relations pouvaient être guerrières, mais aussi commerciales, culturelles, intellectuelles, spirituelles. Ou plus exactement, des êtres collectifs pour qui la guerre n'est qu'une des modalités d'échange.

---

<sup>11</sup> Cf. D. Shayegan, *La lumière vient d'Occident*, L'Aube, 2001, p. 38. A. Meddeb, *La maladie de l'islam*, Seuil, 2002, p. e. pp. 196-7.

<sup>12</sup> Cf. E. Saïd, *art. cit.* Même remarque de Tariq Ali dans *Le Monde diplomatique* d'octobre 2001 : « L'islam (...) n'a jamais été monolithique ».

Une des thèses subsidiaires de Huntington, destinée à mieux prouver que les civilisations sont des monades impénétrables les unes aux autres, c'est que l'occidentalisation du monde n'est qu'une apparence. Les autres civilisations n'auraient fait qu'emprunter la technique de l'Occident, pour la réutiliser contre lui. Elles se seraient modernisées, mais non pas occidentalisées. Sur ce point aussi, les commentateurs « orientaux » sont souvent d'un avis formellement contraire. Meddeb parle d'un « monde objectivement occidentalisé où tout un chacun devrait s'approprier sereinement les Lumières occidentales »<sup>13</sup>. Et Shayegan, après avoir affirmé qu'« il n'y a qu'un seul monde (...) inventé par l'Occident », va jusqu'à écrire qu'à plus d'un égard « nous sommes tous (...) Occidentaux »<sup>14</sup>.

Quoi qu'il en soit, derrière ces prises de position, la question est bien de savoir si les civilisations humaines se reconnaissent, sinon une identité réellement commune, du moins des identités sœurs, ou si elles sont irrémédiablement séparés sur l'essentiel. J'ajoute que l'un au moins des ouvrages que je viens de citer (*La maladie de l'islam*, d'Abdelwahab Meddeb) a été écrit après les attentats du 11 septembre, dont chacun sait qu'ils ont durci, ou figé, ou glacé les positions sur cette question du « choc des civilisations ». Ces attentats étaient-ils la preuve extraordinairement brutale que la thèse huntingtonienne était vraie ? S'agissait-il du début d'une guerre nouvelle, à l'échelle planétaire, menée au nom de valeurs « religieuses » ? Tout récemment, l'islamologue Gilles Kepel a rapporté dans le journal *Le Monde* que des islamistes qu'il avait rencontrés au cours de ses récents voyages se réclamaient de la

---

<sup>13</sup> A. Medebb, *op. cit.*, p. 35.

<sup>14</sup> D. Shayegan, *op. cit.*, p. 34 et 40

thèse du professeur Huntington, dont le livre, paraît-il, est un best-seller dans sa traduction arabe<sup>15</sup>...

\*

On me pardonnera si, pour tenter de mieux cerner les enjeux de cette question si grave, je me réfère justement à quelques-unes des analyses qui ont été faites, à chaud, du 11 septembre lui-même. Comme je le disais, ce drame a exacerbé les diverses positions. Les uns y virent sinon la preuve, du moins la menace réelle d'un choc de civilisations, les autres niant farouchement, pour des motifs divers, l'existence de cette menace.

À première vue, il paraît plus que normal que les positions se soient ainsi durcies. Face à un événement aussi énorme, il fallait bien trouver des explications qui soient à sa mesure. Ces milliers de morts, Américains mais originaires du monde entier, dans ces deux tours symboliques (et visibles, quant à elles, du monde entier), réclamaient une explication d'ampleur et de dimensions mondiales. Ce crime gigantesque exigeait, semble-t-il, des coupables à la taille d'une civilisation. La folle et compulsive médiatisation de l'événement, la dimension symbolique de l'attentat : tout concourait à arracher la pensée de ses gonds. Et de fait, ceux qui n'ont pas mis la faute sur l'islam tout entier l'ont souvent mise sur l'Occident tout entier.

Tentons d'imaginer un instant que les mêmes attentats, préparés par les mêmes personnes animées par les mêmes mobiles, aient été déjoués à temps : jamais on n'aurait observé le début du commencement de ce pléthorique et parfois délirant affrontement

---

<sup>15</sup> Cf. G. Kepel, "Voyage dans l'Amérique impériale et blessée", in *Le Monde* du 10 mai 2002.

intellectuel et idéologique qui a suivi le 11 septembre. Surtout, on n'aurait jamais songé à imputer ce drame à des civilisations tout entières, ès qualités, si je puis dire. N'aurait-on pas évoqué simplement, comme on l'avait fait jusqu'alors, une mouvance terroriste d'inspiration islamiste, certes dangereuse, mais ultra-minoritaire, et certainement pas significative d'un basculement de civilisation ?

\*

Mais le drame fut ce qu'il fut, et l'on a cherché les coupables. Il y eut d'un côté ceux qui mirent en cause, plus ou moins obscurément, plus ou moins honteusement, l'islam tout entier, c'est-à-dire une civilisation, ou du moins ce qu'on tenait pour ses effets directs. Et d'un autre côté ceux qui, de façon très explicite au contraire mirent en cause l'Occident tout entier, et singulièrement l'Amérique, c'est-à-dire, là aussi, une civilisation – ou du moins ce qu'on tenait pour ses effets directs.

Ceux qui, explicitement et noir sur blanc, mirent en cause l'islam tout entier furent rares (peut-être Ibn Warraq, ou Oriana Fallacci). Mais la méfiance vis-à-vis du musulman et de l'Arabe, souvent confondus, le réflexe instinctif d'assimiler l'islam au terrorisme comme les terroristes s'étaient réclamés de l'islam, ont été assurément très répandus, et le sont encore.

Mais ce qui s'est exprimé sous la plume de maints intellectuels occidentaux et orientaux, c'est plutôt la réaction inverse, qui a consisté à faire de l'Occident, et surtout de l'Amérique, la cause première, voire unique, des attentats.

Ainsi Jean Baudrillard écrivit sans sourciller : « C'est elle [La société mondiale occidentale] qui de par son insupportable puissance, a fomenté toute cette violence infuse de par le monde, et

donc cette imagination terroriste... ». Et, plus net encore : « [Cet attentat], c'est eux qui l'ont fait mais c'est nous qui l'avons voulu »<sup>16</sup>. Quant au philosophe allemand Ulrich Beck, il a poussé à son comble le rejet de la faute sur l'Occident. Si les terroristes ont franchi les portiques de sécurité des aéroports américains, nous explique-t-il, c'est parce que ceux-ci, au pays du capitalisme néo-libéral, étaient (mal) gérés par des sociétés privées. *Ergo*, l'assassin n'est pas le groupe terroriste mais le néo-libéralisme : « Un État, un pays peuvent se néo-libéraliser à mort », n'hésite-t-il pas à écrire<sup>17</sup>. Si les terroristes, donc, ont cru qu'ils existaient, ils se trompaient lourdement. Ils n'étaient qu'un raté de la machine néo-libérale. S'ils ont cru avoir tué qui que ce soit, ils se trompaient encore davantage. C'est nous-mêmes, et notre système, qui nous sommes massacrés.

Peut-être Baudrillard et Beck sont-ils tombés dans de tels excès pour des motifs honorables : ils voulaient à tout prix écarter le spectre du « choc des civilisations », quitte à nier toute pensée et toute vision du monde qui ne serait pas un rejeton et un rejet de la leur ; quitte à se retrouver soi-même partout. Car comme le fait remarquer Alain Finkielkraut, autrui n'est plus pour eux « qu'un comparse, un figurant, un ectoplasme ou, au mieux, un symptôme »<sup>18</sup>.

Mais autrui existe pourtant. Le terrorisme islamiste a sa vision propre du monde, son explication propre des malheurs du monde, il a même et surtout son eschatologie de purification et d'épuration, comme en témoignait le terrifiant *vade mecum* retrouvé dans une voiture abandonnée par les pirates de l'air. Et si, à ses yeux, l'Occident est son ennemi, il n'est certes pas son inventeur, encore moins son créateur.

---

<sup>16</sup> In *Le Monde* du 3 novembre 2001.

<sup>17</sup> In *Le Monde* du 10 novembre 2001.

<sup>18</sup> In *Le Monde* du 9 octobre 2001.

\*

Mais cet autrui-là, dont il ne sert à rien de nier l'existence et la volonté de détruire, qu'a-t-il de commun avec la civilisation de l'islam, dans sa vérité spirituelle ? De même, la toute-puissante machine économique-technique, le monstre matérialiste américain, que Ben Laden prétend assimiler au diable, sont-ils superposables à la civilisation occidentale tout entière ? Le terrible danger auquel nous expose la vision d'un Baudrillard, c'est à la fois de nier à des tueurs de masse le statut d'humains responsables, tout en leur ménageant le douteux honneur d'être la Némésis de l'Occident, l'ange exterminateur de nos péchés. Donc de nier autrui dans son humanité, mais de l'exalter comme une divinité.

Les événements du 11 septembre, qui ont rendu le débat si dramatique, l'ont donc aussi prodigieusement faussé. À l'aune de ce que nous tentons de définir comme des civilisations, le « choc » de Manhattan n'a guère opposé des valeurs humaines ou des conceptions du monde. Ceux qui, comme Baudrillard, ont mis toute la faute sur l'Occident, ont réduit ce dernier aux émanations les plus basses de sa civilisation, tout en érigeant son ennemi en une espèce de monstre de pureté, en le haussant à la dignité d'un dieu justicier. D'ici à voir dans ce puritanisme vengeur la civilisation tout entière de l'islam, prêt à purifier dans les flammes une Amérique perdue d'infamie, et son suppôt l'Europe, il n'y a qu'un pas, que Baudrillard ne voulait peut-être pas franchir, mais que ses vaticinations nous poussent à franchir.

\*

J'ai envie de dire qu'il n'y aura jamais de choc des civilisations si nous prenons les civilisations pour ce qu'elles sont, et non pour ces inquiétantes et grandiloquentes caricatures : si nous y voyons, comme le suggérait Paul Valéry, un ensemble de perspectives, de visions et de valeurs de l'esprit (même si ce sont en même temps des valeurs matérielles, des valeurs d'échange), plutôt que les fumées polluantes du Mal et le feu purificateur du Bien. J'ai envie de dire que pour cette raison même, le 11 septembre témoigne de tout ce qu'on voudra, sauf d'un « choc des civilisations ». C'est, encore une fois, le choc d'un prétendu islam réduit à un puritanisme inhumain, contre un prétendu Occident réduit à ses pires séquelles matérialistes.

Ce qui s'est manifesté le 11 septembre ne fut pas le choc des civilisations occidentale et islamique. Ce fut de la barbarie. Il est vrai que toute barbarie a des causes, et que ce n'est pas une anté-civilisation, mais une anti-civilisation. Et qu'à ce titre elle ne se conçoit pas sans la civilisation. Oui, mais comme la nuit ne se conçoit pas sans le jour. La barbarie est l'image inversée, la négation de la civilisation. Et l'Occident en a fait l'expérience avant l'Orient : avec le nazisme, dont la barbarie fut une horrible négation dialectique de la raison des Lumières, ainsi que le comprirent Adorno et Horkheimer.

Toute civilisation peut enfanter la barbarie, soit. Mais on ne peut pas rendre la lumière responsable de la nuit. C'est pourquoi l'on peut et l'on doit absolument exonérer l'Occident comme l'Orient des horreurs du 11 septembre.

\*

Notre problème n'est pas résolu pour autant. Car qui sait si ces deux civilisations, prises en elles-mêmes et pour elles-mêmes, et non dans leurs inversions et perversions barbares, ne courent pas tout de

même le risque de se choquer, de se heurter, à cause ou au nom de leurs valeurs les plus hautes et les plus spécifiques ?

À cause de leurs valeurs les plus hautes et les plus spécifiques, il me semble que non, et j'essaierai de le dire tout à l'heure. Mais à cause, peut-être, d'une déformation de ces valeurs ou d'une crispation sur ces valeurs. Ce qui serait en question, alors, ce ne serait plus la barbarie exogène du 11 septembre mais des défauts plus intimes, plus essentiels, plus congénitaux si je puis dire. Des défauts qu'il est très difficile de démêler des valeurs propres à chaque civilisation, parce qu'ils sont consubstantiels au corps collectif, au corps spirituel qui les subit.

Bref, si l'Occident et l'islam n'ont rien à voir avec les horreurs de l'anti-civilisation, ne sont-ils pas affectés, l'un et l'autre, d'idiosyncrasies, ou, si l'on veut, de maladies qui pourraient se révéler, elles, dangereuses ? J'adopte ce terme de « maladie » en m'autorisant du titre de l'ouvrage d'Abdelwahab Meddeb, que je citais tout à l'heure : la *maladie de l'islam*. De même doit-on diagnostiquer une *maladie de l'Occident*.

\*

Simplifions à outrance, et disons en deux mots que la maladie de l'islam est la non-reconnaissance de la personne. Et la maladie de l'Occident, l'oubli de la personne.

\*

L'Occident d'abord. Son oubli de la personne est une conséquence évidente de sa puissance matérielle et de sa technique toute-présente. Technique et puissance qui sont le fruit de ses plus hautes valeurs, à commencer par la liberté, mais les voilà en passe



de mettre en cause l'exercice même de cette liberté, et de nous faire perdre de vue ce que J.-Cl. Guillebaud appelle « le principe d'humanité ».

Chacun voit à quoi je puis faire allusion. Chacun sait que les avancées conjointes de la médecine, de la cybernétique, de l'intelligence artificielle, de la biologie et de la neurobiologie induisent dans les esprits occidentaux une sorte de philosophie naturelle de l'homme-machine. Que la notion même de conscience, donc de liberté, est alors mise à mal. Comme si la technique devenait pour nous l'asile de la servitude.

Et dans ces conditions, le triomphe du matérialisme économique est de plus en plus probable, l'économie n'étant plus faite par les hommes, mais leur apparaissant comme une machine collective qui n'a d'autre fin qu'elle-même, et dont nul n'est en mesure d'arrêter le mouvement. Parallèlement, on assiste au dépérissement du politique, puisque que le politique implique la volonté libre et la participation d'un citoyen qui se pense d'abord lui-même comme un être autonome.

En outre, si la technique, ou ce que certains nomment la techno-économie, porte en elle ce risque de négation implicite de l'homme et du sujet humain, donc un risque de déshumanisation, elle porte un risque corollaire, mais non moins grave, qui est celui de l'infantilisation des consciences – alors que l'Occident se vante précisément d'avoir atteint, sur ce point, l'âge adulte. L'essor fabuleux de l'informatique ne serait pas ce qu'il est s'il n'était lié à la fureur du *jeu*. Les arguments de vente des téléphones portables, comme des ordinateurs, sont résolument liés à leurs performances ludiques. Les inventions majeures de notre temps sont des jouets pour adultes. Toute la société occidentale s'est mise à jouer comme un gros gamin. À jouer, c'est-à-dire à se laisser submerger par un univers d'images et de sons entêtants et niais, où s'anéantit le sens de la mémoire et

du projet, où s'anesthésie le réel ; bref, où disparaissent les conditions d'existence de ce qu'on appelle une personne.

Oui, cela, c'est vraiment la maladie *de l'Occident*, puisque l'inventivité scientifique et technique sont filles des plus hautes valeurs européennes, la liberté, l'esprit critique, l'esprit de recherche, l'esprit d'aventure, l'esprit scientifique, le désir d'aller « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ». La maladie de l'Occident, c'est l'oubli de la personne, écrasée sous ses propres conquêtes, hébétée par la techno-économie, en voie de régression infantile.

\*

Quant à la « maladie de l'islam », je suggérais de la définir comme la non-reconnaissance de la personne. Je pourrais m'appuyer sur les propos récents de Tahar Ben Jelloun : « La société arabe et musulmane ne reconnaît pas l'individu (...) L'origine de la maladie, de toutes les maladies des sociétés arabes se situe bien là »<sup>19</sup>.

Cette maladie, cependant, est-elle simplement le fait des *sociétés* arabes et musulmanes, ou bien est-elle consubstantielle à la religion de l'islam ? Beaucoup de penseurs musulmans y voient un effet du seul *intégrisme*, donc d'une déviation de l'islam. L'intégrisme, ou l'islamisme, qui ont eux-mêmes pour cause le rejet de tout esprit d'examen de la religion, de toute mise en perspective historique de la charia, et de tout ce que Mohammed Arkoun appelle de son côté la « critique de la raison islamique ». L'intégrisme ou l'islamisme, qui sombrent dans une interprétation erronée du *jihad*, due à l'oubli de

---

<sup>19</sup> In *Le Monde* du 3 nov. 2001, p. 10.

*l'itjihâd*, mot qui signifie justement l'effort de réflexion, et qui appartient pourtant de plein droit à l'héritage musulman<sup>20</sup>.

Un autre aspect de cette maladie, si l'on en croit le juriste tunisien Mohammed Charfi, ancien ministre de l'Education dans son pays, c'est le refus coupable de distinguer le politique du religieux<sup>21</sup>. Les islamistes oublient volontairement que « l'islam n'est (...) ni un droit, ni un Etat, ni une politique, ni une identité. Il est une religion »<sup>22</sup>.

Or, selon tous ces auteurs, ce que la civilisation occidentale a réalisé, c'est-à-dire la dissociation du religieux et du politique, et, conjointement, l'autocritique de la religion au nom des Lumières, bref, l'avènement de la personne, et singulièrement de la femme, sous le signe de l'égalité et de la liberté, tout cela pourrait parfaitement survenir dans le cadre d'un islam repensé et d'un Coran revisité. Seule une utilisation politique et obscurantiste de la religion par les intégristes est responsable du blocage actuel. Bref, l'islam est un humanisme, et seul un islam régressif ou dévoyé peut aujourd'hui vouloir la destruction de ce que l'Occident a de meilleur.

Au fond, selon ces auteurs, la maladie de l'islam ne lui est donc pas consubstantielle. Retrouver l'islam véritable permettrait aisément d'emprunter « sans complexe » à l'Occident, comme le dit Mohammed Charfi, ce qu'il a de meilleur<sup>23</sup>.

\*

---

<sup>20</sup> Cf. M. Charfi, *op. cit.*, p. 135 ss. Cf. aussi A. Lamchichi, *Islam-Occident, Islam-Europe*, L'Harmattan, 2000, p. 48.

<sup>21</sup> Cf. A. Meddeb, *op. cit.*, p. 62.

<sup>22</sup> Cf. M. Charfi, *Islam et liberté*, Albin Michel, 1998, p. 58.

<sup>23</sup> Cf. M. Charfi, *op. cit.*, p. 36.

On se permettra tout de même de pousser la question un peu plus avant. Car de même que la maladie de l'Occident est difficile à dissocier de ce qui est le propre de l'Occident (l'autonomie, la liberté, la recherche infinie de soi-même et du secret du monde) et lui est, à ce titre, consubstantielle, il n'est peut-être pas si aisé que cela de dissocier la maladie islamiste de ce que l'islam est en lui-même et par lui-même.

Mais qu'est-ce que l'islam est en lui-même et par lui-même ? Quelle est sa valeur première ? Vous pensez bien que je ne me permettrais pas de le définir de mon propre chef. Mais à lire les savants et les sages, à lire le Coran tout simplement, il n'est pas interdit de risquer le propre de l'islam, ou du moins l'une de ses singularités les plus éminentes, c'est l'intuition de la transcendance absolue, de la grandeur insurpassable de l'Etre en tant qu'Etre, grandeur et toute-puissance sans appel, à la fois terrible et protectrice<sup>24</sup>.

Un des plus nobles penseurs musulmans, nul autre que l'émir Abd El Kader, célèbre en Algérie et en France à plusieurs titres, mais qui était d'abord un grand spirituel, s'exprime en ces termes lorsqu'il s'agit de décrire le rapport entre le Créateur et ses créatures : « Tout ce qui n'est pas l'Etre absolu est accident »<sup>25</sup>. Ou encore : « En tant que moi, je suis pur néant qui n'a jamais respiré le parfum de l'existence »<sup>26</sup>. Hors de Dieu, la personne n'a tout simplement aucune réalité.

---

<sup>24</sup> Cf. A. Moussali, *Judaïsme, christianisme et islam, étude comparée*, Editions de Paris, 2000, à propos de la transcendance : « Ce terme est absent du Coran. Mais il traverse le livre de part en part. Le Coran est un long poème à la gloire de la transcendance » (p. 425).

<sup>25</sup> Cf. Emir Abd-el-Kader, *Écrits spirituels*, Seuil, 1982, p. 63.

<sup>26</sup> Cf. Abd-el-Kader, *op. cit.*, p. 86.

La conséquence positive d'une telle ontologie, c'est que l'homme musulman éprouve, dans la main d'un tel Dieu, une sorte de confiance dans la vie, de modestie aussi face au monde et aux événements, bref, une vraie sérénité, que peut apprécier tout Occidental qui visite un pays d'islam<sup>27</sup>.

Mais la question que posent alors certains auteurs *musulmans*, c'est de savoir si la notion même de personne et de sujet humain, dans ces hautes conditions, n'est pas une notion presque impensable, ou du moins insuffisamment pensée, par l'islam même, en son essence. Dans un remarquable essai intitulé *Le sujet en islam*, et qui vient de paraître, l'anthropologue et psychanalyste Malek Chebel l'exprime en termes philosophiques ; le cogito islamique, écrit-il est fondamentalement : « Je pense, donc Il est »<sup>28</sup>. « Il », c'est-à-dire Allah. Le Dieu de l'islam est si transcendant, si absolu, si tout-puissant, que la place, en l'humain, pour une conscience qui ne soit pas obéissance, est peut-être introuvable. Et toujours selon Malek Chebel, le premier obstacle à une rencontre pacifiée entre Orient et Occident se situe, à cet égard, « au sein même des croyances islamiques »<sup>29</sup>.

Car, continue-t-il, si la soumission et l'obéissance à Dieu sont des absolus, l'obéissance à l'autorité humaine, donc la soumission politique, risque fort d'en découler<sup>30</sup>. De même, le doute créateur, la pensée critique ne peut s'accommoder, par définition, de l'obéissance absolue. Et s'il est heureusement vrai que l'*itijihad*, effort de réflexion, relève de l'héritage musulman, Chebel fait remarquer que ce mot ne se trouve que deux fois dans le Coran, tandis que le mot *jihad*, quand

---

<sup>27</sup> Cf. par ex. E. Platti, *Islam... étrange*, Cerf, p. 297.

<sup>28</sup> Cf. Malek Chebel, *Le sujet en islam*, Seuil, 2002, p. 15.

<sup>29</sup> *op. cit.*, p. 21.

<sup>30</sup> *op. cit.*, p. 236.

même son sens serait tout spirituel, s'y trouve 130 fois...<sup>31</sup> En face de Chebel, des penseurs comme Meddeb ou Charfi apparaissent trop optimistes, qui voient dans le refus de la pensée et du sujet une conséquence du seul islamisme politique.

\*

Bref, si la maladie consubstantielle à l'Occident est l'oubli de la personne, la maladie consubstantielle à l'islam serait, plutôt que l'intégrisme ou l'islamisme, la non-reconnaissance de la personne. D'où les échecs répétés des tentatives de réforme, la confusion du politique avec une religion définie comme obéissance, donc l'impossibilité pour les consciences d'accéder à l'état adulte.

D'une certaine manière, il est frappant de constater que les maladies de l'Occident et de l'islam, aujourd'hui, sans se rejoindre, se ressemblent un peu, du moins sous leur aspect psychologique. C'est dans les deux cas une forme *d'infantilisme*. L'Occident, en s'aliénant dans la technique, la consommation et le jeu, est menacé de régresser dans l'irresponsabilité, de perdre sa conscience de sujet adulte. Les conquêtes du sujet menacent le sujet. Et de son côté, l'islam, en faisant de Dieu le seul Être véritablement en droit de dire « Je », en refusant d'accorder à l'homme (et à la femme) le statut de sujet, leur rend très difficile, sinon impossible, d'accéder à la pleine responsabilité d'eux-mêmes et du monde.

\*

Pour en revenir à notre question première, celle du « choc des civilisations », à quelles esquisses de conclusions aboutissons-nous ? Que si ce choc devait se produire entre l'islam et l'Occident,

---

<sup>31</sup> *op. cit.*, p. 277.

ce serait le celui de deux maladies de civilisation, plutôt que de deux civilisations. Mais de deux maladies intimes, si je puis dire ; deux maladies auxquelles les exposent dangereusement leur complexion ontologique, en ce qu'elle a de plus propre et de plus singulier. C'est dire que le danger est bien réel, et que nous devons en avoir conscience.

Je disais au début que nous rejetons la plupart du temps, avec violence, l'idée même de « choc des civilisations », parce que nous pensons a priori selon les normes de la tolérance : si l'Autre est différent de nous, nous devons l'accepter tel qu'il est, surtout pas le combattre. Mais accepter des différences dont on a mesuré à la fois la profondeur et la subtilité, et *nier* ces différences pour préserver sa tranquillité, ce n'est pas du tout la même chose. Ne sommes-nous pas habilités à dire, maintenant, que si les civilisations occidentale et islamique souffrent de maladies dont les effets se ressemblent étrangement, elles n'en sont pas moins différentes en leur essence, parce que leur intuition originelle de l'Être n'est pas la même ? Cette différence-là, il faut la reconnaître, non la nier.

\*

Cependant, différence ne veut pas dire *obligatoirement* choc, ni guerre, ni opposition éternelle et irréductible. Surtout si nous voulons bien, comme le réclamait en son temps Albert Camus, juger les civilisations sur leurs sommets et non sur leurs manifestations secondes, ou inférieures. Même pas sur leurs maladies intimes. Si nous voulons bien, comme le faisait implicitement Paul Valéry, considérer les civilisations d'abord comme des approches et des constitutions spirituelles de la nature humaine, et non d'abord comme des points de fixation de l'identité, n'en déplaise à un Samuel Huntington.

Car les valeurs spirituelles sont toujours réciproquement enrichissantes, et permettent toujours ces interpénétrations et ces échanges dont se réclament aujourd'hui tant d'auteurs de bonne volonté. Tandis que les « identités » culturelles, ethniques ou religieuses se forment et se dressent les unes contre les autres, et du coup, ce qu'on appelle les civilisations ne sont plus des créations de nos facultés spirituelles, mais les bannières de nos forces armées.

Si donc nous regardons les civilisations dans ce qu'elles ont de plus haut, nous devons admettre que le matérialisme et l'aliénation du sujet à la technique ne sont pas l'Occident, mais bien l'oubli de l'Occident par lui-même. Quant au refus, en islam, d'accéder à la notion de sujet pleinement autonome et responsable, je veux en croire le grand penseur égyptien Taha Hussein (1889-1973) : il n'est pas non plus une conséquence fatale de l'intuition de la grandeur de Dieu ; mais plutôt d'une crispation historique dans une interprétation qui confortait à la fois l'ordre social et la paix des âmes.

L'islam véritable, dit Taha Hussein « [n'a pas] (...) soustrait [aux hommes] leur liberté et ne les a pas réduits à une passivité entière. Au contraire, il leur a laissé leur liberté (...) sans inventorier à leur intention tout ce qu'il faut suivre et tout ce qu'il faut éviter, il leur a laissé une raison pour discerner (...) »<sup>32</sup>. L'islam essentiel peut donc être un humanisme, il doit l'être, comme l'Occident peut et doit être un spiritualisme. Et du coup, c'est le même Taha Hussein qui sait placer l'Occident à la hauteur où lui-même oublie trop souvent de se placer : le mal que la civilisation occidentale peut apporter à l'islam, écrit-il, « ne vient pas d'elle, mais de nous autres qui ne la comprenons pas pour ce qu'elle est »<sup>33</sup>. Et ce qu'elle est, à ses yeux,

---

<sup>32</sup> Cf. Taha Hussein, *Au-delà du Nil* cit., p. 252.

<sup>33</sup> Cf. Taha Hussein, *Au-delà du Nil*, Gallimard-Unesco, 1977, p. 109.



ce n'est *pas* le monde de la puissance matérielle, mais bien celui de la liberté spirituelle.

\*

Choc des nations, chocs des intérêts, chocs ethniques et économiques, sans doute. Il en existe, en existera toujours. Mais si un choc humain peut être évité, c'est peut-être précisément celui des civilisations. À condition que celles-ci partent ou repartent, avec leurs forces propres et leurs forces conjointes, à la recherche du sujet perdu ou point encore trouvé<sup>34</sup>. Ainsi pourrions-nous atteindre ces fameux « points communs » qu'évoquait même le très réaliste et très politique Samuel Huntington, et grâce auxquels *la* civilisation pourrait peut-être un jour couronner *les* civilisations. En tout cas, ce qui nous attend tous est un combat commun contre l'inconscience de soi, et contre l'abandon à l'irresponsabilité. Contre l'oubli de la personne ou contre sa non-reconnaissance. Hors de la personne humaine, de son irréductible et universelle dignité, point de salut – ni en Orient, ni en Occident.

---

<sup>34</sup> Sophocle ( ) Socrate, les Evangiles, Pic de la Mirandole, Montaigne, Montesquieu, les Lumières (Condorcet)... En islam, Hallaj, Ibn Arabî, Abd el Kader, Mohammed Taha...